

de les entretenir. J'emmenais donc nos amis dans l'après-midi, sous de beaux châtaigniers, en face de la mer, et nous lisions ensemble quelques-uns des maîtres que M. Patin aimait le plus.

Un jour, un de nous, après un morceau entraînant de Bossuet, prit la troisième provinciale sur l'homicide. Quel contraste ! Quelle différence d'impression ! Autant Bossuet avait enthousiasmé nos amis, autant Pascal les laissa froids, je dirai presque ennuyés. Prenant alors le livre des mains de notre lecteur, je lui dis en riant : C'est une chute pour Pascal ; mais savez-vous à qui la faute ? Ce n'est ni à Pascal ni à nos amis ?

— Et à qui donc ? me répondit-il gaiement : à moi ?

— Précisément.

— Pourquoi donc ?

— C'est bien simple, parce que vous avez lu Pascal comme vous aviez lu Bossuet.

— Eh bien ! où est le mal ? ne sont-ils pas tous deux...

— Ils sont tous deux sublimes, ils écrivent tous deux de génie, mais leur tempérament, leur méthode, sont absolument opposés. Bossuet parle toujours, même quand il écrit : on entend dans chacune de ses lignes le son de la voix humaine ; si longue et si savante que soit sa période, toujours on y sent courir le souffle et le mouvement de la parole ; jamais écrivain n'a été plus peintre et plus poète ; mais le poète et le peintre se fondent chez lui en une troisième personne qui domine tout, l'orateur !

Chez Pascal, au contraire, cette troisième personne, c'est le géomètre. Pascal, lui aussi, est peintre et poète, mais tandis que chez lui le poète et le peintre colorent la phrase, c'est toujours le géomètre qui la construit. La phrase de Bossuet est ailée et ressemble à un vol d'aigle ; la phrase de Pascal ressemble à un théorème ; elle se développe comme un théorème, c'est-à-dire avançant toujours et ne courant jamais ! Or, qu'avez-vous fait, vous ? Vous avez voulu courir ! Ce style admirable est devenu lourd dans votre bouche, parce que vous avez voulu le rendre léger !... Tenez !... Je vais essayer d'exprimer dans la diction l'allure de cet étrange génie qui est toujours éloquent sans être presque jamais orateur !... Alors, sans me presser, sans m'arrêter, je m'efforçai de peindre cette force qui s'accroît en allant, *vires acquirit cundo*, comme un escadron de grosse cavalerie dont le mouvement s'accélérait à mesure qu'il avance, et qui fait peu à peu trembler la terre sous la pression continue de son pas lourd, ininterrompu et puissant ! Oh ! certes, l'épreuve fut bien imparfaite... Mais j'eus pourtant la joie de convaincre mes amis, et au sortir de cette lecture nous emportâmes tous, fixés dans notre souvenir sous une forme plus vivante, les portraits de ces deux grands esprits.

§

Toute médaille a son revers. La lecture à haute voix a ses désillusions. Si elle vous donne des admirations, elle vous en ôte. M. Sainte-Beuve l'a dit : un lecteur est un critique, un juge ! un juge, aux yeux de qui se révèlent bien des défauts cachés. Que de tristes découvertes j'ai faites de cette façon ! Combien d'écrivains et d'écris que j'admirais, et que vous admirez peut-être aussi, et qui ne peuvent pas résister à cette terrible épreuve... On dit qu'une chose saute aux yeux ; on pourrait dire aussi justement qu'elle saute aux oreilles. Les yeux sont indulgents, l'oreille est implacable ! Les yeux courent sur les pages, passent les longueurs, glissent sur les endroits dangereux ! Mais l'oreille entend tout ! L'oreille ne fait pas de coupures ! L'oreille a des délicatesses, des susceptibilités, des clairvoyances dont les yeux ne se doutent pas ! Tel mot qui, lu tout bas, avait passé inaperçu pour vous, prend tout à coup, à l'audition, des proportions énormes ! Telle phrase qui vous avait à

peine choqué vous révolte. Plus le nombre des auditeurs augmente, plus la clairvoyance du lecteur s'accroît.

Il s'établit alors entre celui qui lit et ceux qui écoutent, un courant électrique qui devient un enseignement mutuel. Le lecteur s'éclaire en éclairant les autres. Il n'a pas besoin d'être averti par leurs murmures ni par leurs signes d'impatience ; leur silence seul l'instruit ; il lit dans leurs impressions, il prévoit que tel passage les choquera, doit les choquer, avant même d'y être arrivé ; on dirait que ces facultés de critique, éveillées, mises en branle par ce redoutable contact avec le public, arrivent à une sorte de divination. Vous avouerez-je qu'un jour j'ai perdu à ce contrôle un des plus vifs enthousiasmes de ma jeunesse ? Un écrivain que je plaçais parmi les premiers est descendu pour moi au second rang. Je l'admire toujours, il me semble toujours pathétique, éloquent, mais il ne compte plus parmi les grands dieux. C'est Massillon.

Massillon a une admirable richesse de mots, mais il a une incroyable pauvreté de tours. Son dictionnaire est magnifique, sa syntaxe étroite et bornée. Dans Bossuet, le style est sans cesse relevé par une variété de tournures qui donne pour ainsi dire à chaque phrase une physionomie particulière ; dans Lafontaine, autant de vers, autant de tours différents ; mais, pour Massillon, dès qu'il en a pris un, il le garde souvent pendant deux pages. C'est comme un rail où il est engrené, c'est comme un canot sur lequel il s'embarque, et vous voilà embarqué avec lui. De là une monotonie qui pèse sur le lecteur et l'avertit. Ajoutez que ce luxe même de mots a aussi son uniformité. Cet incomparable talent pour reproduire une seule pensée en tant de termes divers, m'avait longtemps émerveillé et ébloui ; je prenais pour idées nouvelles toutes ces formes variées de la même idée : mais la lecture à haute voix me fit voir ce qu'il y avait d'un peu factice dans ce jeu charmant ; je croyais assister à une de ces représentations de théâtre, où un seul individu vous figure, ce semble, cinq ou six personnages ; mais au fond, il n'y a de changé que l'habit. Quelle différence avec Saint-Simon ! lui aussi, il répète la même pensée sous vingt formes ; mais ce n'est pas avec l'adresse d'un magicien qui fait miroiter devant vous de féériques métamorphoses, c'est avec la fougue d'un homme qui, sous le coup d'une passion, trouve toujours ses expressions trop faibles pour ses impressions. Il s'acharne sur les mots pour les forcer à exprimer tout ce qu'il sent. Il violente la langue, la surmène, la surcharge jusqu'à ce qu'elle lui obéisse et devienne passionnée, désordonnée, fougueuse comme lui. J'ai souvent essayé de lire Saint-Simon tout haut ; je ne sais pas de plus rude et de plus intéressant travail que le corps à corps avec ce terrible génie ! C'est le combat de Jacob avec l'ange ; on est sûr d'être vaincu ! Mais comme on sort de cette défaite plus fort et plus propre à d'autres luttes !...

VII

Cette étude pourrait s'appeler : Mémoires d'un lecteur. Les principes sur lesquels elle repose sont présentés sous forme d'expériences personnelles, et mes idées m'étant venues de faits, je tâche de vous les rendre sensibles, par le récit du fait particulier d'où chacune d'elle est sortie.

En voici un nouvel exemple ; Buffon a dit : "Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées." Cette définition contient une des règles fondamentales de l'art de la lecture ; le lecteur, quand il commence l'étude d'un morceau, doit avant tout en chercher l'ordre pour en déterminer le mouvement, puisque le mouvement n'est que l'ordre animé.

Il doit découvrir le plan sans l'œuvre, l'esquisse sous le tableau, la charpente sous l'édifice, dessiner enfin les